

1. L'évidence de la liberté intérieure (Descartes)

Pour Descartes, liberté de penser et liberté de vouloir vont de pair. L'idée essentielle de Descartes est que cette liberté intérieure est une évidence (du même type que le cogito) car nous l'éprouvons immédiatement. Et si on conçoit la liberté comme absence d'entraves, force est de reconnaître que notre pensée et notre volonté ne sont jamais entravées, nous les éprouvons toujours comme parfaitement libres :

Il n'y a que la seule volonté, que j'expérimente en moi être si grande, que je ne conçois point l'idée d'aucune autre plus ample et plus étendue : en sorte que c'est elle principalement qui me fait connaître que je porte l'image et la ressemblance de Dieu. (...) Car elle consiste seulement en ce que nous pouvons faire une chose, ou ne la faire pas (c'est-à-dire affirmer ou nier, poursuivre ou fuir), ou plutôt seulement en ce que, pour affirmer ou nier, poursuivre ou fuir les choses que l'entendement nous propose, nous agissons en telle sorte que nous ne sentons point qu'aucune force extérieure nous y contraigne.

René Descartes (1596-1650), *Méditations métaphysiques* (1641)

La liberté intérieure est donc une évidence directement éprouvée.

2. La libération par la raison (Spinoza)

Mais il faudrait peut-être se méfier d'une telle évidence. Selon Spinoza, c'est une illusion : les hommes se croient libres simplement parce qu'ils ignorent les causes qui les déterminent à agir. Toutefois, soyons précis : l'idée de Spinoza permet de réfuter une liberté conçue comme indéterminisme (absence de détermination), et non une liberté conçue comme absence d'entraves. L'entrave étant, par définition, ressentie comme telle, c'est-à-dire comme un obstacle à la volonté, alors que les déterminations, internes à la volonté, ne lui apparaissent pas comme des entraves, et même ne lui apparaissent pas du tout.

Quoi qu'il en soit, à partir de sa conception déterministe du monde, Spinoza est amené à élaborer un autre concept de liberté. Pour Spinoza, chaque chose étant déterminée, la liberté consiste à être déterminé par soi plutôt que par autre chose, c'est-à-dire à agir suivant la nécessité de sa nature. La liberté, selon Spinoza, est donc libre nécessité. L'homme sera donc libre quand il sera déterminé à agir par lui-même plutôt que par autre chose, c'est-à-dire quand il aura une compréhension adéquate de lui-même et du monde qui lui permettra de ne pas être le jouet des éléments. Ainsi pour Spinoza, la liberté réside essentiellement dans la connaissance adéquate de soi et du monde. On pourrait dire, pour simplifier la pensée de Spinoza, que dans un monde déterminé le seul moyen d'être libre est d'acquérir une connaissance des déterminations qui pèsent sur nous afin de ne pas en être l'esclave : ne pas s'y opposer absurdement et apprendre au contraire à se mouvoir dans ces déterminations. On retrouve ici l'idée stoïcienne selon laquelle la liberté consiste à accepter le destin. Les contraintes étant ce qu'elles sont, l'homme qui les reconnaît et peut organiser son action en fonction d'elles semble en effet plus libre que celui qui persiste à désirer l'impossible, et qui se débat vainement contre la nécessité.

3. Liberté de penser et liberté d'expression (Kant)

La liberté de penser semble absolument inaliénable : on peut à la rigueur me forcer à faire ceci ou cela, et même à dire ceci ou cela, mais personne ne pourra jamais me contraindre à croire ce que je ne veux pas croire ou à penser ce que je ne veux pas penser. On peut néanmoins remarquer le lien étroit qui unit la liberté de penser à la liberté extérieure, et

notamment à la liberté d'expression : car notre pensée est étroitement liée à notre capacité de communiquer et d'échanger avec les autres.

A la liberté de penser s'oppose, en premier lieu, la contrainte civile. On dit, il est vrai, que la liberté de parler ou d'écrire peut nous être ôtée par une puissance supérieure, mais non pas la liberté de penser. Mais penserions-nous beaucoup, et penserions-nous bien, si nous ne pensions pas pour ainsi dire en commun avec d'autres, qui nous font part de leurs pensées et auxquels nous communiquons les nôtres ? Aussi bien, l'on peut dire que cette puissance extérieure qui enlève aux hommes la liberté de communiquer publiquement leurs pensées, leur ôte également la liberté de penser – l'unique trésor qui nous reste encore en dépit de toutes les charges civiles et qui peut seul apporter un remède à tous les maux qui s'attachent à cette condition.

Emmanuel Kant, *Qu'est-ce que s'orienter dans la pensée ?* (1786)



4. La liberté de penser : un fardeau bien pénible (Kant)

Concluons par cette remarque : tout le monde fait toujours l'éloge de la liberté, mais la liberté apparaît parfois comme un fardeau que les hommes s'empressent de fuir. Rien n'est plus difficile que d'être libre. Être libre, penser par soi-même, être responsable, c'est très fatigant. Aussi les hommes n'ont-ils généralement rien de plus pressé que de s'aliéner à une habitude, à une idéologie, à des attaches affectives (amis, famille, époux), à une religion, à un parti, à une théorie, au travail ou au loisir, à la télévision, bref, à quelque chose qui nous soulage de notre pénible liberté de penser. Nous sommes absolument libres de penser ; mais nous ne supportons pas cette « insoutenable légèreté de l'être »⁷ et nous nous empressons de nous glisser dans une aliénation confortable. Kant reconnaît cette paresse et cette lâcheté, mais il remarque qu'elles sont aussi entretenues par les dominants :

Paresse et lâcheté sont les causes qui font qu'un si grand nombre d'hommes, après que la nature les eut affranchis depuis longtemps d'une conduite étrangère (...) restent cependant volontiers toute leur vie dans un état de tutelle ; et qui font qu'il est si facile à d'autres de se poser comme leurs tuteurs. Il est si commode d'être sous tutelle. Si j'ai un livre qui a de l'entendement à ma place, un directeur de conscience qui a de la conscience à ma place, un médecin qui juge à ma place de mon régime alimentaire, etc., je n'ai alors pas moi-même à fournir d'efforts. Il ne m'est pas nécessaire de penser dès lors que je peux payer ; d'autres assumeront bien à ma place cette fastidieuse besogne. Et si la plus grande partie, et de loin, des hommes (et parmi eux le beau sexe tout entier) tient ce pas qui affranchit de la tutelle pour très dangereux et de surcroît très pénible, c'est que s'y emploient ces tuteurs qui, dans leur extrême bienveillance, se chargent de les surveiller. Après avoir d'abord abêti leur bétail et avoir empêché avec sollicitude ces créatures paisibles d'oser faire un pas sans la roulette⁸ d'enfant où ils les avaient emprisonnés, ils leur montrent ensuite le danger qui les menace s'ils essaient de marcher seuls. Or ce danger n'est sans doute pas si grand, car après quelques chutes ils finiraient bien par apprendre à marcher ; un tel exemple rend pourtant timide et dissuade d'ordinaire de toute autre tentative ultérieure.

Emmanuel Kant (1724-1804), *Qu'est-ce que les Lumières ?* (1784)

Concluons avec Hegel : « Il est plus facile d'être esclave que maître. »

⁷ Selon le titre d'un roman de Milan Kundera.

⁸ Berceau sur roulettes.